N.° 40.

# ESSAI

SUR

# L'AMÉNORRHÉE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 avril* 1821, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR PIERRE-DÉSIRÉ DELAUNEY, de Folleville,

Département de l'Eure ;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Paris.

*Si desint vires, tamen est laudanda voluntas.*
OVID.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1821.

# FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

*Professeurs.*

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Président.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*
M. BÉCLARD, *Examinateur.*
M. MARJOLIN, *Examinateur.*
M. ORFILA.
M. FOUQUIER.
M. ROUX.

---

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MANIBUS

# PATRIS OPTIMI,

## VIRTUTEQUE PRÆSTANTISSIMI.

*O mors cruenta et rapax! quare igitur tàm ante diem meo de complexu quidquid habebam in orbe carissimum abripuisti? Vulnus ate sæviter altâ mente meâ repostum, insanabile! O mi pater, eximie amice, quàm mihi gratum esset ac dulce, id hodiè ad meum latus te aspicere sedentem! At verò ego crudeliter te in æternùm orbatus; in æternum!.... Quonam immani fato tuî animo mærente adeò tristia hæc jamjam volvenda sunt!*

MANIBUS

# INFORTUNATI FRATRIS;

Intra juventam horridè rapti.

# A MA BONNE ET TENDRE MÈRE.

*Vous avez prodigué à mon enfance les soins les plus assidus; puissé-je un jour vous en récompenser dignement! Je ressens vivement aussi la blessure profonde qu'une mort prématurée et cruelle vient encore de faire à votre cœur sensible; je m'efforcerai par mon zèle à vous plaire et à vous être utile, d'adoucir, s'il se peut, l'amertume de votre trop juste douleur.*

## A MESSIEURS LABBÉ, PRÊTRE,

## ET HOUDIN, DE ROUEN, NÉGOCIANT.

*Comme un gage, mais trop faible et trop peu durable, de ma vive reconnaissance, pour l'amitié dont ils ont bien voulu m'honorer, et l'intérêt qu'ils n'ont cessé de me porter dans toutes les circonstances.*

P. D. DELAUNEY.

# ESSAI

SUR

# L'AMÉNORRHÉE.

*Considérations générales sur les phénomènes que présente l'époque de la puberté.*

S'il n'est pas toujours bien facile de distinguer au premier coup-d'œil l'homme de la femme dans leurs premières années, quoique alors même il existe déjà entre eux, au physique et au moral, des différences assez aisées à saisir pour un observateur attentif, il n'en est assurément pas ainsi à l'époque orageuse de la puberté.

A cet âge, en effet, où commencent à naître leurs plus beaux jours, le printemps de la vie, comme le dit Buffon, ils diffèrent si essentiellement l'un de l'autre, que, quels que soient leurs déguisemens, il n'est plus possible de les confondre. L'homme, devenu plus téméraire et plus audacieux, acquiert aussi dans sa démarche plus de fierté et plus d'assurance; son maintien devient plus noble et plus majestueux, sa voix plus grave; ses forces physiques et

morales augmentent d'une manière très-remarquable; il en a le sentiment; aussi recherche-t-il toujours avec empressement l'occasion de les exercer; ses organes génitaux, jusque-là engourdis, se développent et s'éveillent; ils deviennent le siége d'une sécrétion nouvelle. L'homme ressent alors en lui une surabondance de vie, et le besoin presque irrésistible, de la communiquer; de là l'amour et toutes les affections de l'âme qui font son cortége; le désir impérieux de l'union des sexes, cette loi grande et belle, qui assure à chaque espèce sa conservation, peut-être indéfinie.

Mais la femme, principal objet de notre étude, dont la puberté est plus précoce sans qu'on en sache précisément la cause, devient, au contraire, et plus timide et plus réservée; ses besoins changent, les jeux de l'enfance ne lui suffisent plus; versant souvent des pleurs sans sujet, inquiète sans savoir pourquoi, vainement cherche-t-elle, dans la solitude le calme du cœur qu'elle a perdu; plongée dans cette rêverie vague que peint si bien ce vers de Voltaire :

Ne pensant point; mais cherchant à penser.

Souvent un ennui profond la dévore; son existence lui devient quelquefois à charge. Cependant son esprit acquiert de la vivacité, ses yeux de l'expression, son teint de la fraîcheur; c'est le triomphe des femmes. Lachaussée a dit :

A quinze ans, on est du moins jolie.

La rougeur alors couvre aisément son front; la masse du tissu cellulaire, qui s'ébranle et s'accroît, donne à ses formes délicates plus de moelleux et plus d'attrait. La poitrine se dilate et se pare avec avantage du développement des seins alors durs et agréablement arrondis; les poumons achèvent de s'épanouir; la voix, par une singulière combinaison, acquiert et plus de douceur et plus d'éclat; la taille se dessine avec grâce; le bassin s'évase en s'arrondissant en avant, et, par une suite nécessaire, l'articulation du

fémur avec l'os coxal s'éloigne davantage de la ligne médiane et se porte un peu en arrière, ce qui fait qu'alors les femmes bien conformées ont toutes les hanches ressorties, et une allure qui leur est propre. La région pubienne se recouvre de poils dont la couleur et la quantité varient suivant la constitution de l'individu. C'est l'utérus, n'en doutons pas, cet organe important dont les sympathies sont si nombreuses et si énergiques, par qui la femme est tout ce qu'elle est, comme le dit VAN-HELMONT, *propter solum uterum, mulier est, id quod est;* devenu un nouveau centre d'action destinée à l'accomplissement de la grande fonction qui lui a été départie par la nature, c'est l'utérus, dis-je, qui est le premier mobile de tous ces phénomènes étonnans; phénomènes qui, reunis à celui de la menstruation, dont nous parlerons bientôt, constituent les divers attributs qui caractérisent essentiellement le sexe, et indiquent assez le rôle important qu'il est destiné à remplir sur la scène du monde.

Puisque l'utérus, par la nouvelle activité qu'il reçoit à l'époque de la puberté, est d'une aussi grande influence, il convient, ce me semble, de donner par une description succincte une idée générale de cet organe; ensuite nous passerons à l'étude abrégée de la menstruation, fonction dont il devient le siége à l'époque de la puberté, et dont l'établissement paraît terminer cette grande révolution chez les femmes.

*De l'utérus.*

L'utérus est l'organe principal au moyen duquel la femme concourt à la réproduction de l'espèce. Ce viscère charnu, membraneux, et éminemment vasculaire et nerveux, est situé obliquement dans le petit bassin, entre l'intestin rectum et la vessie urinaire, avec lesquels il a des connexions.

Sa forme, conoïde et aplatie d'avant en arrière, ressemble assez bien à une petite calebasse dont la longueur serait à peu près de deux pouces et demi, et la largeur de dix-huit à vingt-quatre lignes,

et épaisse de dix à douze seulement. Recouvert en grande partie par le péritoine, et flottant dans le bas-ventre, cet organe est en rapport, par son fond, avec les intestins grêles ; sa petite extrémité fait saillie dans le vagin, et présente une fente transversale à laquelle on a donné le nom d'*orifice externe de l'utérus.* Ce viscère est creux et tapissé à l'intérieur d'une membrane muqueuse qui communique avec celle du vagin.

Ses sympathies avec les autres organes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont très-nombreuses et très-variées ; et c'est à elles, sans aucun doute, qu'il faut attribuer la plupart des maladies particulières aux femmes. L'on connaît ses liaisons de sensibilité avec le cerveau, les poumons, la glotte, le cœur, l'estomac, l'œsophage, les lombes, les aines, le clitoris, les mamelles, les lèvres, etc. ; mais combien y en a-t-il d'autres, peut-être, qui, parce qu'elles sont moins frappantes, ont été négligées des observateurs, et sont encore complètement ignorées ! En général, l'étude approfondie des sympathies présente encore une grande lacune en médecine ; et ce serait sûrement rendre un service à la science que de la bien remplir.

Mais revenons à notre objet. L'utérus, à l'époque de la puberté, chez la femme, c'est-à-dire de douze à quatorze ans, dans nos climats tempérés, devient le centre d'une dépense d'action sur les traces de laquelle les humeurs, et particulièrement le sang, abondent, mais d'une manière périodique. ( *Ubi stimulus, ibi fit humorum affluxus.* ) C'est ainsi que se prépare l'établissement d'une nouvelle fonction ( la menstruation ), à l'étude raccourcie de laquelle j'ai cru devoir consacrer un article, à cause de son importance ici pour me bien faire comprendre dans la suite.

*De la menstruation.*

La menstruation est une fonction extrêmement importante, commune à presque toutes les femmes, et le plus sûr garant de leur fécondité.

Elle consiste dans une évacuation de sang qui se fait le plus ordinairement tous les mois par les parties sexuelles. Les auteurs appellent *mois*, *règles*, *flux périodique*, cette évacuation sanguine. L'on sent aisément d'où viennent toutes ces dénominations : la première indique le temps qui s'écoule pendant l'intervalle de chaque évacuation; les autres sont relatives à la régularité avec laquelle elle reparaît. Cette fonction s'établit plus tôt ou plus tard, et finit de même; cela dépend d'une foule de circonstances qui toutes se rapportent aux mœurs, à l'éducation physique et morale de chaque individu (*quæ lascivæ sunt et veneris imaginibus deditæ temporiùs prorumpunt menses quàm hirsutis, gracilibus, castis, pudicis et à virorum consortio remotis.* Rod. a Cast.), et au climat qu'il habite, puisque, dans les contrées qui avoisinent la ligne, les petites filles de neuf à dix ans sont déjà réglées. L'histoire nous apprend que Cadisja partagea la couche de Mahomet à huit ans. Mais en général les femmes, en France, et dans tous les pays tempérés, commencent, ainsi que je l'ai dit plus haut, à être réglées de douze à quatorze ans, rarement avant ou après; et, à partir de cette époque, dans l'ordre naturel, les règles reparaissent tous les mois, quelquefois tous les quinze jours; ce qui est assez rare, et elles cessent, dans les cas ordinaires, de quarante à cinquante ans : c'est l'âge critique des femmes.

La quantité du sang répandu chaque fois varie beaucoup. *Hippocrate* l'évaluait à vingt-quatre onces; *Frinde*, à vingt; *Astruc*, de huit à seize onces; *Haller*, de six à huit; *Dehaën* la fixait encore à moins : cela doit dépendre aussi, comme il est aisé de le sentir, d'un grand nombre de circonstances. Il est certain que la citadine opulente, oisive et voluptueuse, soumise de bonne heure à l'influence de toutes sortes de causes excitantes, physiques et morales, livrée au plaisir de la table, et surtout à l'usage des liqueurs alcoholiques, est bien plus abondamment réglée que l'innocente et sobre villageoise, chez qui l'action vitale est toujours uniformément répandue. L'on sait aussi que les femmes qui habitent sous le ciel

brûlant de la zone torride perdent beaucoup plus de sang que la Laponne qui vit au milieu des glaces du nord.

Le sang menstruel paraît être fourni, par exhalation, à la surface de la membrane muqueuse qui tapisse la face interne de l'utérus et de son col, comme cela arrive dans toutes les hémorrhagies actives qui ont lieu à la surface des membranes de cet ordre.

Il serait trop long de rapporter ici toutes les opinions ridicules des anciens sur les qualités bénignes ou malfaisantes du sang des règles. *Aristote* et *Pline*, et aussi plusieurs autres médecins célèbres, pensaient, par exemple, qu'il pouvait altérer l'air, corrompre les liquides sucrés, faire tourner le lait, porter la stérilité dans les campagnes, rendre les animaux enragés. *Démocrate* assure, dans son livre de l'Antipathie, qu'il suffit, pour détruire les chenilles d'un jardin, de faire courir autour de chaque carré une femme pendant l'écoulement de ses règles, les pieds nus et la tête échevelée. La bouillante imagination de *Paracelse* lui faisait regarder le sang menstruel comme un poison violent dont le diable se servait pour produire les chenilles, les puces, les escargots, et toute sorte d'autres insectes. Dès les temps les plus reculés, on lui attribuait des propriétés délétères. Une loi du législateur des Hébreux nous le prouve incontestablement. *Qui coïerit cum muliere in fluxu menstruo, et revelaverit turpitudinem ejus, ipsaque aperuerit fontem sanguinis sui, interficientur ambo de medio populi sui.* ( Lev., cap. 20, vers. 18. ) « Il semble, dit l'ingénieux auteur « du système du physique et du moral de la femme, que les « hommes, plus libres dans cette crise passagère, où les charmes « de la femme sont comme obscurcis d'un léger nuage, aient « voulu profiter de cet interrègne qu'elles laissent pour se ré- « volter et outrager ce qu'ils sont forcés d'adorer dans d'autres « temps. »

D'autres, outrés admirateurs de tout ce qui concerne le sexe, n'ont trouvé, par un contraste bien frappant, dans le sang mens-

truel que des qualités éminemment bienfaisantes : il aurait été, selon eux, la panacée par excellence, et le philtre le plus puissant pour réveiller l'énergie des organes générateurs. Quelle folie ! Gardons-nous bien d'accorder la moindre confiance à aucune de ces opinions erronées ; regardons, avec tous les bons observateurs, le sang menstruel comme provenant des nombreuses ramifications capillaires des artères de la matrice, dont les extrémités les plus déliées forment, comme l'on sait, un réseau considérable à la surface interne et membraneuse de cet organe ; soutenons que la menstruation n'est, à proprement parler, qu'une hémorrhagie active périodique ; que, par conséquent, le sang qui s'écoule n'est autre chose que du sang artériel avec toutes ses qualités. *Prodit autem*, a dit Hippocrate, *sanguis qualis à victimâ, citòque concrescit, si sana fuerit mulier.* Toutefois je ne nie pas que, long-temps retenu dans la cavité de l'utérus, il ne puisse éprouver une sorte de décomposition qui le rende plus ou moins méconnaissable, peut-être même nuisible, comme tous les corps qui ont joui de la vie, et qui éprouvent la fermentation putride.

Mais quelle est la cause première des règles chez la femme seulement, tandis que les femelles de tous les autres animaux en sont exemptes ? Voilà une question à la fois fort intéressante et fort obscure. Les uns les font dépendre de la position déclive de l'utérus ; les autres, comme *Richard*, *Méad*, attribuent cette évacuation périodique à l'influence de la lune ; de là sans doute ce vieil adage,

*Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat ;*

d'autres, tels que *Bohm* et *Find*, à une pléthore, soit générale, soit locale ; il en est enfin qui ont cru devoir la faire découler d'un ferment particulier ; l'on a été même jusqu'à prétendre que la matrice était un émonctoire destiné par la nature à l'élimination d'un sang impur et tellement âcre, que son simple contact pouvait déterminer des accidens graves. *Roussel*, plus récemment, et quelques autres, ont pensé que cet état n'était qu'un besoin factice né des nombreux

abus de tout genre introduits parmi les hommes avec les institutions sociales; qu'il était infiniment probable que les choses ne se passaient pas ainsi avant que l'on connût les rassemblemens nombreux de tout sexe, les bals, les spectacles de tout genre, la musique voluptueuse, tous les raffinemens du cuisinier et l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, etc. *Roussel* développe cette idée avec tout le talent qu'on lui connaît; cependant la plupart des médecins physiologistes rejettent encore cette hypothèse. Il est bien plus probable que cette évacuation sanguine dépend d'un mode particulier d'organisation et de sensibilité chez la femme tel, qu'il se fait périodiquement sur l'utérus, et notamment sur sa surface interne, une dépense d'action vitale qui a pour objet et résultat ordinaire l'élimination d'une quantité de sang artériel plus ou moins considérable, lequel, sans aucun doute, est destiné au développement et à l'accroissement du fœtus, quand il y a grossesse : car alors il cesse de s'écouler au-dehors pendant la gestation et l'allaitement de l'enfant; du moins c'est le plus ordinaire : il y a bien quelques exceptions à cette règle, mais en très-petit nombre.

L'écoulement du sang des règles, quant à sa durée, présente un grand nombre d'anomalies. Chez presque toutes les femmes, il coule pendant trois ou quatre jours; chez d'autres, pendant deux seulement; et chez quelques-unes enfin, pendant six, huit ou dix. On a vu des cas dans lesquels l'écoulement avait lieu avec des interruptions. Toutefois, le plus ordinairement, le sang sort, sans intermittence, goutte à goutte, ni trop vite ni trop abondamment. C'est au médecin, dit M. *Capuron*, à s'informer de l'ordre que les règles suivent dans leurs retours périodiques, et du temps pendant lequel elles coulent, s'il ne veut pas s'exposer à nuire, au lieu d'être utile, en prenant pour des maladies ce qui est un effet de la nature ou de l'habitude.

Mais en voilà assez. Je ne m'arrêterai point davantage sur ce phénomène, qu'il était extrêmement essentiel de bien connaître avant de parler des cas dans lesquels il manque, sous le titre d'*amé-*

*norrhée ;* sujet que j'ai cru devoir choisir pour ma dissertation inaugurale, non pas que j'aie beaucoup de vues nouvelles à présenter sur cet objet à la célèbre école à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir : ce n'est point aux disciples à instruire leurs maîtres. Mon but seulement a été, en satisfaisant à une condition sans laquelle nul ne peut obtenir le grade de docteur, de faire une étude d'autant plus approfondie de cette maladie qu'on la rencontre plus fréquemment dans la pratique, et qu'elle intéresse sans contredit la plus belle et la plus intéressante moitié du genre humain.

## *De l'aménorrhée.*

Le mot *aménorrhée*, d'α privatif des Grecs, de μὴν, μήνος, *mois*, et de ῥέω, *je coule*, indique, comme l'on voit, d'après son étymologie, tous les cas dans lesquels les règles ne coulent pas. Mais je ne lui donne point ici une acception aussi étendue ; je n'entends parler, sous cette dénomination, que des suppressions accidentelles du flux menstruel déjà bien établi, lesquelles offrent le plus communément avec elles des altérations plus ou moins notables dans la santé de la femme.

Pour procéder avec quelque ordre dans l'étude de cette maladie, je parlerai d'abord de ses causes ; ensuite je tracerai le tableau de ses nombreux symptômes, ou plutôt de la prodigieuse variété des accidens dont elle peut être accompagnée ; puis je passerai au diagnostic, au prognostic et au traitement.

*Causes prédisposantes.*

Les causes prédisposantes de l'aménorrhée sont très-nombreuses et très-variées. Quoique l'on ait observé cette maladie chez les personnes de tous les tempéramens, il est cependant d'observation constante que les femmes pléthoriques et nerveuses y sont le plus prédisposées, sans doute à raison de la grande sensibilité dont elles sont douées, sensibilité qui favorise puissamment l'action des causes déterminantes : viennent ensuite celles d'un tempérament lymphatique ; peut-être à cause du peu d'énergie qu'a chez elles l'utérus, et en général tout le système sanguin. Personne n'ignore la grande influence ici de l'éducation, des mœurs, du genre de vie, etc. La mollesse et l'inaction à laquelle, par une tendresse mal entendue, les mères opulentes condamnent de bonne heure leurs faibles rejetons ; les lieux sombres où l'on a grand soin de les retenir tout le jour enfermés, de peur qu'ils ne reçoivent, aux dépens de la blancheur de leur peau, l'influence vivifiante des rayons solaires ; des lectures libres, une musique trop voluptueuse, et tout ce qui peut corrompre la pureté des mœurs et jeter le trouble dans l'âme ; le célibat ; enfin les bizarreries de la mode, qui, faisant braver l'intempérie des saisons, ne permettent pas d'approprier les vêtemens à la température atmosphérique. Telles sont en raccourci les causes les plus communes qui prédisposent à la suppression du flux périodique. Il est aisé de voir que les unes agissent en débilitant tout l'organisme, et surtout le système sanguin ; car, sous leur influence, les vaisseaux lymphatiques paraissent au contraire acquérir plus d'activité et de développement : les autres prédisposent en augmentant la susceptibilité nerveuse.

*Causes occasionnelles.*

On pourrait les diviser en deux ordres. En effet, il y en a dont l'action est lente et progressive ; telles sont toutes les affections morales dont l'impression est profonde et durable, toutes les circonstances qui tendent à affaiblir l'énergie vitale, la misère, par exemple, l'abus des plaisirs de Vénus, des maladies antérieures, et enfin toutes les erreurs de régime qui jettent le trouble dans les fonctions et en entravent le libre exercice. Les autres agissent d'une manière brusque et instantanée en déterminant une nouvelle dépense d'action sur un point quelconque de l'économie, plus ou moins distant de l'utérus ; tels sont les emportemens de colère, les frayeurs vives, un violent chagrin, les surprises de toute espèce, l'impression d'un air froid et humide ; l'immersion dans l'eau froide de tout le corps, ou de quelques-unes de ses parties seulement ; une saignée du bras, une douleur subite et forte produite par une violente irritation, une brûlure ; enfin les agens, de quelque nature qu'ils soient, capables d'occasionner de grands changemens dans l'économie et d'intervertir l'ordre des fonctions.

*Symptômes de l'aménorrhée.*

Cette maladie est ordinairement accompagnée, selon les auteurs, de deux ordres de symptômes ; les uns sont locaux, les autres généraux. Parmi les locaux se trouvent le plus souvent des douleurs, des tiraillemens dans la région lombaire, un sentiment de pesanteur dans l'hypogastre, des tranchées utérines plus ou moins violentes, le catarrhe utérin ou les fleurs blanches, et quelquefois des métrites, des squirrhes, et le cancer de la matrice et de son col.

*Symptômes généraux.*

La liste des symptômes généraux tracée dans le Dictionnaire des sciences médicales est immense. Des fièvres inflammatoires, des fièvres gastriques continues, des fièvres intermittentes de tous les types, des fièvres lentes nerveuses, des fièvres hectiques et cérébrales; des phlegmasies de toute espèce, la phrénésie, la péripneumonie, la péritonite, l'hépatite aiguë et chronique, l'inflammation lente et l'engorgement de la rate, la dysenterie, l'érysipèle, des phlegmons, des rhumatismes, des affections arthritiques, des dartres, des éruptions cutanées irrégulières, etc.

(*Toutes sortes d'hémorrhagies.*) Des hémorrhagies supplémentaires singulièrement variées : c'est ainsi que l'on en a observé par le nez, par les oreilles, par la bouche, par les voies salivaires; des hématémèses, des hémoptysies, par les hémorrhoïdes, par le canal intestinal, par la membrane muqueuse qui tapisse les voies urinaires, par des plaies ou des surfaces ulcérées, par des croûtes ou éruptions cutanées, par les sueurs; par toutes les parties quelconques de la surface du corps, sans solution de continuité, ni altération apparente de la peau ; par l'angle des yeux, par l'alvéole d'une dent; par les mamelles, l'ombilic, le moignon d'un membre amputé ; par des varices, par un cautère, par un vésicatoire, par les ongles, etc.

(*Une variété infinie de névroses.*) Telles sont : l'hypochondrie, la mélancolie, la manie, l'hystérie, l'épilepsie; des convulsions totales ou partielles; le tétanos, des anomalies nerveuses locales de tout genre, la paralysie, des tremblemens, le torticolis; des céphalalgies plus ou moins violentes, des vertiges et pesanteurs de tête; un état soporeux, l'apoplexie, l'aphonie, l'asthme convulsif; des toux spasmodiques, des palpitations du cœur, des contrictions de

l'œsophage, la cardialgie, le pyrosis, les vomissemens, la boulimie; la perte ou la dépravation de l'appétit avec pâleur et maigreur; des coliques nerveuses; des diminutions ou accroissemens de la sensibilité de l'œil; fausses sensations de couleurs; surdité; cochemar.

*Des maladies organiques de toutes sortes*, telles que les anévrismes de toute espèce; des tumeurs hémorrhoïdales; le scorbut; la phthisie pulmonaire; des cancers; des hydropisies de toute sorte, comme l'hydrothorax, l'ascite, l'anasarque, etc.

Tel est l'effrayant groupe d'affections que quelques médecins ont cru devoir regarder comme les compagnes inséparables de l'aménorrhée. Cette manière de voir est-elle bien rationnelle? c'est ce qu'il est permis, je crois, de mettre en question. Ne serait-il pas à la fois plus simple et plus physiologique d'envisager cette maladie comme étant, du moins dans le plus grand nombre des cas, l'effet de ces divers états pathologiques, au lieu d'en être la cause commune et féconde? Quant à moi, je me range volontiers de ce dernier avis. En effet, comment se rendre compte de toutes ces modifications de l'organisme animal, si différentes en apparence, par le seul fait de la suppression du flux menstruel? Il me semble que cela est bien difficile, pour ne pas dire tout-à-fait impossible même. Mais si, au contraire, ainsi que je viens de le proposer, nous regardons cette suppression comme l'un des effets de ces divers désordres, dès-lors nous commençons à mieux nous y reconnaître; les deux grandes lois, *ubi stimulus*, *ibi fit humorum affluxus*; et *duobus doloribus simul obortis*, *vehementior obscurat alterum*, connues de l'antiquité la plus reculée, et qui jouent, comme l'on sait, un rôle si important dans l'économie animale, suffisent alors en quelque sorte à l'explication de tous ces phénomènes. La matrice, en effet, surtout pendant l'écoulement des règles, est un foyer de sensibilité et d'action liées par des sympathies extrêmement actives, avec celles de presque toutes les parties du corps et de tous les organes. J'ai établi plus haut que l'hémorrhagie utérine dépendait de cette

action périodiquement dépensée sur les extrémités capillaires des vaisseaux de ce viscère. Or, puisque c'est une loi invariable et éternelle que les humeurs se précipitent toujours sur les traces de tout stimulus appliqué sur nos tissus, concevons maintenant un point un peu considérable d'irritation sur une partie ou un organe quelconque du corps. N'est-il pas vrai qu'en vertu de cette même loi, elle pourra, cette irritation, déterminer là, tantôt une inflammation plus ou moins violente, suivant que l'intensité de la cause et la sensibilité du sujet seront plus ou moins grandes; tantôt une hémorrhagie, si la structure de la partie la favorise; d'autres fois enfin, si la stimulation parvient de proche en proche, ou a lieu directement sur les vaisseaux blancs, quelqu'un de ces engorgemens auxquels on a donné le nom de *tumeurs blanches*, de *scrophules*, de *cancers*, etc., selon la constitution de l'individu. Mais tout cela se passera-t-il ainsi dans l'économie sans que l'utérus en soit averti? Non assurément, ses propriétés vitales seront modifiées : *de deux douleurs, la plus forte emporte ou obscurcit la plus faible.* Ses capillaires seront en quelque sorte négligés; il y aura donc révulsion, et, par une suite nécessaire, cessation de l'écoulement menstruel, ou bien elle se fera du moins difficilement et d'une manière fort incomplète, cette évacuation salutaire que l'on a regardée, à juste titre, comme le régulateur de la santé des femmes, je dis à juste titre, en effet toutes les fois qu'elle manque ou qu'elle se fait mal, les cas dont j'ai déjà parlé exceptés, cela doit avertir tout praticien instruit qu'il existe dans la machine quelque mouvement insolite et morbide, fixé sur quelque partie plus ou moins accessible aux sens, plus ou moins facile à reconnaître. N'avons nous pas, par cette théorie très-simple, l'aménorrhée avec les nombreux symptômes qu'on lui donne, c'est-à-dire accompagnée quelquefois, soit d'hémorrhagies supplémentaires par diverses parties, soit de phlegmasies de toute espèce, soit de névroses extraordinairement variées, si l'irritation porte son action spécialement sur quelque partie du système nerveux; soit enfin d'engorgemens lymphatiques

de toute sorte, de cancers, etc.? Telle est l'idée que je me suis faite de cette maladie très-fréquente, et dont l'étude, envisagée comme l'ont fait certains auteurs, serait extrêmement compliquée et difficile, puisque, comme l'observe judicieusement M. le professeur *Pinel*, elle embrasserait la pathologie entière. Mais il est aisé de sentir que ces propositions, pour être mises dans tout leur jour, exigeraient des développemens que ne comportent pas les bornes étroites de mon travail. Ce sont au reste des aperçus que je soumets à la critique savante de mes illustres maîtres.

## *Diagnostic.*

Le diagnostic de l'aménorrhée n'est pas toujours aussi facile que l'on serait, au premier coup-d'œil, tenté de le croire. En effet, pour le médecin jaloux de mériter la confiance, combien n'y a-t-il pas d'écueils à éviter? N'est-il pas très-souvent exposé à devenir la dupe de la supercherie des malades? L'on rencontre souvent des jeunes filles ou de jeunes veuves qui, pressées par de funestes préjugés, prétextent cette affection pour entraîner l'homme de l'art à leur fournir des moyens de détruire, dès les premiers momens de son existence, le fruit infortuné de leurs débauches ou d'un amour malheureux; d'autres fois c'est une vieille coquette, qui,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

et conserver des charmes qui pour elle s'évanouissent beaucoup trop tôt, s'efforce de prolonger artificiellement une fonction dont les années seules ont amené la cessation, qu'elle regarde en quelque sorte comme le terme de son existence.

Si l'on pouvait, par des signes certains, découvrir le véritable état de grossesse dans les premiers temps, certes, la ruse triompherait beaucoup moins souvent, et l'on commettrait un bien moins grand nombre de ces méprises qui, en même temps qu'elles nuisent

à la société, sont aussi très-fréquemment funestes aux prétendues malades; mais malheureusement, dans les premiers mois, les signes de la grossesse se confondent tellement avec ceux de l'aménorrhée simple et récente, qu'ils ont ensemble la plus grande analogie. Dans un pareil état d'incertitude, il n'est assurément pas indifférent de tenter de rappeler les règles par des moyens énergiques, ou bien de temporiser. Je pense qu'il sera toujours très-sage de prendre ce dernier parti, toutes les fois que l'on ne connaîtra pas bien la moralité de la personne par qui on seraconsulté, ou que l'on aura affaire à une femme mariée; car le temps dissipe bientôt tous les doutes. Au bout de quatre ou cinq mois de conception, en effet, l'état de grossesse se reconnaît à des signes sûrs, et qu'il est toujours facile de saisir, au moins pour l'ordinaire. Si l'on se comportait autrement, et qu'au mépris de cette sage retenue l'on administrât quelque emménagogue puissant, si toutefois la personne était enceinte, combien de maux ne pourrait-on pas lui causer! L'avortement, la mort de l'enfant ou de la mère, et même de tous deux à la fois, pourraient être le triste résultat de cette condamnable inconséquence. Si cette imprudente tentative était faite, au contraire, sur une femme chez qui la suppression des règles serait une suite nécessaire de l'âge, on conçoit que les accidens ne seraient guère moins graves; elle pourrait occasionner non-seulement des ménorrhagies dangereuses, et quelquefois mortelles, mais encore des inflammations violentes et des cancers de la matrice. Il sera néanmoins utile, dans beaucoup de cas, de feindre d'entrer dans la manière de voir des malades en leur donnant quelques remèdes absolument insignifians; de cette sorte, trompant leur espoir sans qu'elles s'en doutent, on les empêchera de se livrer à l'ignorance dangereuse du charlatanisme; et très-certainement ce ne sera pas faire peu de chose pour elles.

Les causes de l'aménorrhée, que nous avons précédemment étudiées, sont à prendre en grande considération pour porter son jugement sur l'existence de cette maladie. Je rappelle ici que j'ai rangé

parmi ces causes la plupart des affections que quelques auteurs ont, je crois, prises à tort pour ses symptômes ou ses effets.

*Du Prognostic.*

Le prognostic à porter sur l'aménorrhée sera d'autant plus fâcheux que ses causes auront agi pendant plus long-temps et avec plus d'intensité, et qu'il sera plus difficile de se soustraire à leur influence. Par exemple, si cet état pathologique dépend de l'action passagère ou instantanée d'une cause externe, comme de l'impression de l'eau froide, ou de toute autre excitation physique ou morale forte, mais peu durable, il est certain qu'il cédera beaucoup plus facilement aux moyens de traitement qui lui seront opposés que lorsqu'il tiendra à des affections morales profondes et anciennes, ou à un large ulcère existant depuis long-temps, ou bien enfin à toute irritation considérable et opiniâtre sur quelque point de l'économie plus ou moins éloigné de l'utérus : car, quand une fois la nature a contracté des habitudes de souffrance et de mouvement, il est toujours extrêmement difficile de les détruire, surtout si elles sont anciennes. C'est ce qui fait que plus les diverses affections que l'on a regardées comme les conséquences de l'aménorrhée sont graves et anciennes, plus le prognostic à porter sur cette maladie doit être mauvais, plus l'expérience prouve, en effet, qu'elle est difficile et opiniâtre à guérir.

*Traitement.*

Le traitement de l'aménorrhée embrasse deux objets : 1°. la prévenir, 2°. la combattre, quand une fois elle existe.

L'on atteindra le premier but en dirigeant l'éducation physique et morale de la femme de telle sorte que sa sensibilité générale ou partielle ne soit ni trop exaltée ni trop obtuse. De cette manière il est évident que l'on diminuera singulièrement sa disposition à

être modifiée par les agens extérieurs. Ainsi donc, pour les personnes naturellement excitables, ne point respirer un air trop vif, prendre un exercice modéré, vivre plutôt de végétaux que de viandes noires, surtout ne point user de préparations excitantes, et éloigner les assaisonnemens de haut goût, ne boire que de l'eau ou n'y mêler que très-peu de vin, bannir l'usage de toute liqueur fortement alcoholisée, et même du café, à moins que l'habitude n'en ait fait un besoin, et dans ce cas, l'adoucir avec beaucoup de lait, prendre souvent des bains simples, s'accoutumer de bonne heure aux variations de température, ou bien les éviter avec soin en appropriant ses vêtemens à la saison. Dans l'hiver, par exemple, l'on se couvrira avec avantage de laine, car c'est un mauvais conducteur du calorique; l'usage des caleçons aura ici son utilité. Dans l'été, au contraire, l'on fera usage d'habits légers et frais. Eviter avec soin toute excitation considérable sur un point du corps plus ou moins distant de l'utérus, et principalement sur ceux qui sympathisent le plus avec ce viscère, comme les seins, le poumon, etc: car il pourait s'en suivre, soit un engorgement de la glande mammaire, soit une pneumonie, et, par révulsion, la suppression des règles. Éloigner de soi tout ce qui peut occasionner de grandes perturbations dans le moral, entretenir une douce excitation vers l'utérus et les parties sexuelles par l'usage modére des plaisirs de Vénus, par l'équitation, par la danse; ce dernier exercice surtout, parmi quelques inconvéniens, présente, comme l'observe J. J. Rousseau, des avantages incontestables pour la santé de la femme quand elle s'y livre avec modération. Pour les soins de propreté indispensables au sexe, ne jamais se servir d'eau froide aux approches de l'écoulement des règles, surtout en hiver.

Tels sont, en raccourci, les moyens à l'aide desquels l'on pourra parvenir souvent à prévenir la suppression de l'écoulement menstruel chez les femmes d'un tempérament nervoso-sanguin. Chez celles d'un tempérament décidément lymphatique, languissantes en quelque façon, et très-peu excitables, l'on retirera au contraire

un très-grand avantage d'un air sec et vif, de l'insolation, d'un exercice gradué et de plus en plus fort; d'une bonne nourriture avec les viandes de boucherie, si elles se digèrent bien, rôties le plus souvent, de l'usage modéré d'un vin généreux, etc.; des frictions sèches sur la peau, et, en général, de tout ce qui peut remonter l'activité du système sanguin aux dépens de celle du système lymphatique. C'est à ces femmes là surtout, chez qui l'utérus a une tendance singulière à l'inertie, qu'il est utile, indispensable même, de conseiller le mariage, et en général tous les exercices et tous les moyens propres à réveiller la sensibilité, comme engourdie, de cet important organe : tels sont, l'équitation à la manière des hommes, la danse, une musique voluptueuse, des lectures libres, et la société de l'autre sexe, etc. Mais, quel que soit le tempérament, il faudra toujours éviter avec grand soin de s'exposer, pendant l'écoulement menstruel, à l'influence de certaines causes extérieures, telles que l'impression de l'eau froide sur une ou plusieurs parties du corps, et notamment sur les jambes; une saignée du bras, etc.

*Traitement curatif.*

Il y a ici deux indications à remplir : 1° faire cesser l'irritation qui occasionne une dépense d'action ou de mouvement vital sur un point quelconque de l'économie, sympathisant avec l'utérus; 2°. en appeler une suffisante quantité sur cet organe pour y déterminer l'hémorrhagie active accoutumée. Nous possédons pour cela deux grandes classes de moyens : dans la première se trouvent tous les adoucissans ou antiphlogistiques, dans la seconde tous les excitans connus; mais on sent qu'il faut faire un choix et apporter du discernement dans leur emploi. Entrerai-je à cet égard dans tous les détails que l'on pourrait désirer? Il est évident que cela est tout à fait impossible; car, d'après l'immense liste des maladies qui peuvent compliquer, et, dans mon sens, donner lieu à l'aménorrhée,

il ne faudrait tenter rien moins que d'écrire un traité complet de thérapeutique. Par exemple, quand il y aurait complication de pneumonie, il me faudrait conseiller tous les moyens propres à la combattre, tels que la saignée générale que l'on placerait en tête, la diète, les boissons adoucissantes, etc. Quand, au contraire, la suppression des règles serait compliquée, ou plutôt occasionnée, soit par un large ulcère, quelle que fût sa nature, soit par une brûlure profonde ou toute autre plaie considérable, soit enfin par un érysipèle ou un vaste phlegmon, etc., il faudrait par conséquent que j'indiquasse le traitement à employer pour chacune de ces maladies. Il est aisé de sentir combien cette conduite serait peu méthodique; la chose est même impraticable dans un travail de la nature de celui-ci. Je me bornerai donc à dire qu'il faut commencer par faire cesser la cause, ou, si l'on veut, la complication par les différens moyens que la thérapeutique enseigne, car *sublatâ causâ, effectus tollitur*; et c'est précisément ce qui arrive ici dans le plus grand nombre des cas. Mais que, si cependant la fonction ne se rétablissait pas par ce seul traitement, qui bien certainement est l'essentiel, cela signifierait que la nature a perdu en quelque sorte l'habitude de ses mouvemens; l'utérus manquerait alors de ce degré d'action nécessaire à l'élimination périodique du sang des règles. Il faudrait, dans ce cas, déterminer une légère irritation sur les bouches de ses vaisseaux, y rappeler ainsi les fluides; leur rapprendre, en quelque sorte, les mouvemens qu'ils exécutaient auparavant, lorsque la femme bien réglée jouissait de toute la plénitude de sa santé. Voyons quels sont les moyens propres à satisfaire à cette dernière indication. Ils sont de deux sortes, hygiéniques et pharmaceutiques. En traçant précédemment ce qu'il fallait faire pour prévenir l'aménorrhée chez les femmes qui, par leur constitution, y sont le plus assujetties, j'ai indiqué les moyens hygiéniques à l'aide desquels, en redonnant un légér degré d'action à l'utérus, on pouvait, si l'on peut ainsi parler, réveiller le mouvement pério-

dique d'hémorrhagie; je ne puis donner ici que les mêmes conseils. J'ajouterai cependant que l'on tire, pour cette indication, souvent assez d'avantage des pédiluves un peu stimulans, des bains de siége, et plus encore de la vapeur d'eau chaude, soit simple, soit aromatique, dirigée sur les parties sexuelles et environnantes. Remarquez que ce n'est pas l'eau qui joue ici le principal rôle; mais bien le calorique qu'elle tient en dissolution, lequel, comme l'on sait, a des propriétés très-stimulantes convenablement modifiées par sa combinaison avec ce liquide. Parmi les remèdes pharmaceutiques je place en première ligne l'application d'un petit nombre de sangsues, comme cinq ou six, par exemple, faite à plusieurs reprises à la face interne des grandes lèvres, toujours aux approches du temps où les règles devraient couler spontanément. Ce n'est pas par la quantité de sang qu'ils font perdre que ces animaux agissent dans cette circonstance; mais seulement par la stimulation qu'ils déterminent. Les saignées de pied ne sont pas d'une grande efficacité: on dit qu'elles ont eu cependant quelques heureux résultats. Il est assez difficile de s'en rendre compte, puisqu'elles ne font que désemplir les vaisseaux, et que c'est là précisément le moyen le plus sûr d'arrêter toutes les autres hémorrhagies, ainsi que le fait remarquer dans ses leçons M. le professeur *Dubois*. L'électricité, dont le courant serait dirigé à travers l'utérus à l'aide d'une baguette de communication avec le conducteur d'une part, et d'une pointe de l'autre, a été employée avec succès pour provoquer le retour des règles; mais il faut faire usage de ce moyen toujours avec précaution, et lorsque les autres ont échoué. Les purgatifs drastiques à petites doses ont ici quelque avantage. L'on a préconisé les infusions d'armoise, et autres plantes aromatiques. Dans le cas de débilité générale, l'on a retiré de très-bons effets des amers et des ferrugineux. Parlerai-je des nombreux médicamens que l'on trouve conseillés dans les vieux auteurs contre cette maladie? Il m'y faudrait consacrer plusieurs pages, et sûrement ce serait leur accor-

der beaucoup plus d'importance qu'ils ne méritent : la plupart de ces emménagogues sont très actifs, et souvent dangereux à employer, si l'on n'y met une extrême prudence. La rue, et la sabine même, qui ont acquis une sorte de célébrité, sont rarement utiles, et fort souvent nuisibles.

Faire marcher de front les moyens locaux ci-dessus conseillés avec ceux propres à combattre les maladies générales qui compliquent ou plutôt qui occasionnent l'aménorrhée, telle est l'arme la plus puissante pour combattre cet état insolite et morbide.

## HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ubi stimulus, ibi fit humorum affluxus.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.

III.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit.

IV.

Si mulier quæ nec prægnans est, nec peperit, lac habeat, ei menstrua defecerunt.

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt; non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi.

VI.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidant, hanc in utero gerere putato.